

**SALOMON REINACH**  
**DE L'INSTITUT**

**JAMES**  
**DARMESTER**

**LES CAHIERS D'ÉTUDES JUIVES**

**II**

130157

**James  
Darmesteter**

**JUSTIFICATION DU TIRAGE**

---

Il a été tiré de cet ouvrage  
26 exemplaires sur Hol-  
lande, numérotés de A à Z  
et 274 exemplaires sur  
papier Lafuma, numérotés  
de I à XXV et de 1 à 249.

Achevé d'imprimer le  
3 février 1932 sur les  
presses de l'imprimerie  
Floch, à Mayenne

**EXEMPLAIRE N° XIX**

RTp 626p

**SALOMON REINACH**  
**DE L'INSTITUT**



**JAMES**  
**DARMESTETER**

**LES CAHIERS D'ÉTUDES JUIVES**

**II**

**20, Rue Turgot — PARIS**



**Conférence**  
**faite le 9 février 1931**  
**au Cercle d'Études Juives**

## James Darmesteter

---

**I**LS ne sont plus nombreux, hélas ! ceux qui ont vécu dans l'intimité de James Darmesteter, qui ont écouté sa voix fluette, mais harmonieuse, qui ont plongé leurs regards dans ses yeux pleins de flamme. Heureusement, elle est encore parmi nous, cette poétesse digne de lui, veuve en secondes noces d'un grand savant qui fut, lui aussi, une haute conscience ; il reste un de ses meilleurs élèves, conservateur des manuscrits orientaux à la Bibliothèque Nationale, et quelques autres, dont je suis, bien que n'ayant pas suivi ses cours. Mais nous nous sommes vus et avons correspondu pendant plus de quinze ans. Je crois donc avoir quelque droit de vous entretenir d'un homme pour lequel j'ai ressenti, dès mon jeune âge, une fervente admiration, en insistant surtout

sur l'historien des religions et l'interprète aussi éloquent que judicieux, à mon avis, de ce qui fait la valeur permanente du judaïsme.

Parti de Darmstadt (Hesse), lieu d'origine de la famille, un Darmesteter s'établit en Lorraine au XVIII<sup>e</sup> siècle. Calmann, grand-père paternel de James, était instituteur libre et hébraïsant; Cerf, son fils, s'était d'abord destiné au rabbinat, mais la nécessité de gagner sa vie lui fit apprendre le métier de relieur. En 1839, avant de s'établir relieur et libraire à Château-Salins, il épousa Rosalie Brandeis. Nous avons, grâce à James, dans la belle notice nécrologique qu'il écrivit sur son frère Arsène, quelques informations dignes de foi sur cette femme distinguée. Sa famille, originaire de Prague, s'était aussi fixée en Lorraine. C'était une famille de lettrés : on citait un Brandeis qui eut douze fils, tous rabbins, et treize filles, qu'il maria à treize rabbins. Une généalogie complaisante, comme en possédaient autrefois beaucoup de Juifs obscurs, faisait remonter les Brandeis jusqu'à l'illustre Rabbi Akiba, conseiller et inspirateur du dernier défenseur de l'indépendance juive

contre les Romains, Bar-Kocheba. Le père de Rosalie Brandeis avait fait, comme soldat, la campagne de 1812; un de ses frères, médecin militaire, mourut au cours de l'expédition d'Alger; le troisième, engagé volontaire, prit sa retraite comme commandant. Il y avait donc, chez les Brandeis, une double tradition : celle de la science juive et celle du patriotisme lorrain. Rosalie Brandeis lisait la Bible dans le texte original; elle exerça une influence décisive sur ses trois fils.

L'aîné, Achille, né en 1840, mourut jeune, en 1852, après avoir manifesté, me disait James, des dispositions extraordinaires. Le second, Arsène, dont j'ai suivi les cours à l'École des Hautes-Études, né en 1846, mort en 1888 professeur à la Sorbonne, se révéla bientôt comme un maître des études romanes; enfin James, né en 1849, faible de cœur comme ses deux frères, termina une existence brillante en 1894, à l'âge de 45 ans.

\* \* \*

Cerf, en 1852, vint s'établir à Paris pour y vivre pauvrement de son métier

de relieur. Un brave homme, Meyrargues, que je connus au Conseil de l'Alliance française, fondée pour répandre à l'étranger la connaissance de notre langue, me racontait que vers 1860, étant précepteur d'un jeune fils de James de Rothschild, il faisait relier ses livres de classe par Cerf pour l'aider un peu à se tirer d'affaires. Arsène, à l'âge de douze ans, entra au Talmud-Tora, l'école supérieure du Consistoire; James vint l'y rejoindre à dix ans, en 1859, mais n'y resta que peu de temps. Un banquier bien connu, Louis-Raphaël Bischoffsheim, avait fondé, en 1860, quelques bourses pour des enfants sans fortune qui donnaient des promesses; James obtint l'une d'elles et fut admis dans une pension juive que dirigeait alors Joseph Derenbourg, de Mayence, l'illustre hébraïsant qui devait mourir en 1895 membre de l'Institut. Les élèves de la pension Derenbourg suivaient les cours du lycée Bonaparte, aujourd'hui Condorcet. James, depuis l'âge de trois ans, était souffreteux; il était petit, voûté, presque bossu. Cette disgrâce physique l'exposait aux taquineries de ses camarades. « C'est au collège, écrivait-il plus tard,

que je commençai à revêtir, pour me protéger, un masque d'ironie. » Mélange d'un peu d'ironie et de beaucoup de bienveillance, aurait-il pu dire, car c'est sous cet aspect que je l'ai connu pendant quinze ans. Cet écolier contrefait devint bientôt célèbre. Le concours général entre les élèves des lycées et collèges, qu'on a fait revivre de nos jours après une période d'oubli, avait alors une importance qu'il n'a pas retrouvée. James y remporta des succès mémorables, justifiés par les morceaux qu'on a imprimés sous son nom dans les *Annales des Concours*, notamment par le discours latin, à la fois éloquent, et touchant, qui lui valut, en 1866, le prix d'honneur de rhétorique. Le sujet en était Démosthène donnant ses raisons à un ami pour ne pas survivre au désastre de sa patrie, écrasée par la victoire des Macédoniens en 322. Ceux qui, à cette époque, remportaient un des trois prix d'honneur étaient exemptés du service militaire, recevaient, à titre viager, une entrée au Théâtre français — Georges Perrot en profita presque jusqu'à la veille de sa mort, en juin 1914 — et devenaient, pendant une année au moins, les héros de la

jeune Université. C'est à titre de lauréat insigne que je connus d'abord le nom de James. En 1873, élève de rhétorique à mon tour, j'entendis mon professeur donner lecture à sa classe, qui était très forte en latin, du discours couronné en 1866; l'admiration que James m'a inspirée, et qu'il devait justifier par bien d'autres titres, date de là.

Plus tard, James se reprocha presque d'avoir employé tant de longues heures à tourner des vers latins, à rapiécer des centons; il enviait son frère Arsène qui, au Talmud-Tora, avait appris à fond l'hébreu et s'était initié à l'exégèse biblique, tandis que lui, James, s'enivrait des brillantes futilités de l'humanisme. Mais il était lui-même la preuve vivante des bienfaits de l'humanisme, car le jour où il aborda la science austère, et même ce qu'il y a de plus austère dans la science, il se montra tout de suite l'égal de son frère, avec des dons d'écrivain et des coups d'œil philosophiques encore supérieurs. La spécialisation hâtive, sans formation littéraire préalable, a bien rarement produit de grands savants.

\* \*  
\* \*

C'est à la littérature que James songea d'abord. Il composa un drame, un roman, écrivit force poésies, s'initia, comme l'avait fait Taine, aux sciences naturelles et rêva d'écrire, tantôt une synthèse du monde — rien que cela! — tantôt une histoire de la Révolution française, tantôt une histoire générale des religions. Son père était mort en 1868, laissant une très petite aisance, car il avait annoncé, deux ans plus tôt, qu'il ne relierait plus que les livres de ses fils. Arsène, renonçant au rabbinat, avait trouvé sa voie en suivant depuis 1867 le cours libre de vieux français professé par Gaston Paris à la salle Gerson, annexe de la Sorbonne, qui a disparu. Sa connaissance parfaite de l'hébreu lui permit, par l'étude des gloses de Rachi, d'ajouter un chapitre nouveau aux études romanes. Rachi, né à Troyes en 1040, commentateur de la Bible et du Talmud, a souvent traduit des mots et des phrases entières dans le français champenois de son temps, écrit en lettres hébraïques; ce qui a fourni à la science un lexique considérable d'expressions françaises du XI<sup>e</sup> siècle que

nous ne connaîtrions pas sans lui et que nous ne connaissons pas encore entièrement. Arsène fut nommé répétiteur à l'Ecole des Hautes-Etudes qui, fondée en 1868 par Victor Duruy, était, à côté d'une Sorbonne anémiée et alors trop soucieuse d'éloquence, le centre d'un mouvement scientifique que la guerre de 1870 avait plutôt stimulé qu'interrompu. C'est là qu'au mois de novembre 1872 il amena James. Celui-ci se mit à l'étude du sanscrit sous la direction d'Hauvette-Besnault, un des derniers élèves d'Eugène Burnouf, et à celle de la grammaire comparée sous un ancien normalien qui avait complété son instruction supérieure en Allemagne, l'érudit et spirituel Michel Bréal. Ces deux maîtres ne tardèrent pas à reconnaître que James ne se contentait pas de tout apprendre facilement, mais portait un véritable instinct divinatoire dans la philologie. Bréal, après la mort du plus brillant de ses élèves, a donné des exemples que je ne veux pas rapporter ici des premières inspirations de James, qui annonçaient un linguiste hors pair.

Aussi Bréal lui proposa-t-il de se vouer à l'étude du zend, la langue sacrée des

vieux Persans, qui avait trouvé en France, au XVIII<sup>e</sup> siècle, un interprète génial, Anquetil du Perron, mais avait été quelque peu délaissée depuis. Cette langue, apparentée au sanscrit, est celle du livre sacré des Perses, le *Zend-Avesta*, dont la traduction intégrale, avec commentaire, devait être le triomphe de James et lui valoir, en 1893, la plus haute récompense dont disposait l'Académie des Inscriptions. Mais il ne réussit à donner au monde cette édition mémorable qu'au prix de nombreux travaux préliminaires, seshèses de l'École des Hautes-Études (1873), de doctorat ès-lettres (1877), les deux premiers volumes d'une traduction anglaise du *Zend-Avesta* (1880), ses études iraniennes (1883). Il n'y a pas lieu d'insister sur les idées nouvelles que James émit et rendit plausibles dans cette branche trop peu cultivée des études orientales. Qu'il me suffise de dire combien les livres sacrés de la Perse et les conceptions religieuses qui s'en dégagent importent à l'histoire ancienne de la pensée. Depuis Cyrus, la Perse fut le centre d'un grand empire en contact perpétuel, sur ses frontières, avec l'Inde et la Chine, d'une part, la Grèce, l'Égypte

et la Syrie, de l'autre. Ce grand empire fut, dans les annales du monde, le premier en date à jouir d'un gouvernement centralisé, d'une administration régulière, d'un système de routes bien entretenues, avec un service de postes et de transports dont on ne trouve l'équivalent que longtemps après, dans l'empire romain. Si la vieille littérature de la Perse a péri presque tout entière, nous possédons néanmoins des preuves de l'influence qu'elle exerça même sur la Grèce, qui refusa d'être soumise à la Perse, mais dont la politique, jusqu'à la conquête de l'empire perse par Alexandre, dépendit, dans une large mesure, du grand roi et de ses satrapes lettrés. La religion ancienne de la Perse est fondée sur la conception simple d'un dieu bon auquel s'oppose un dieu mauvais; tout acte vertueux ou utile fortifie le premier, toute action mauvaise sert le second. Le but de l'existence humaine est de préparer le triomphe final du dieu bon. Partout où nous trouvons Dieu opposé au diable, c'est que l'idée fondamentale de la religion perse a fait son chemin. Nous la trouvons dans la religion persane de Mithra qui, portée en

Europe par les légions romaines d'Orient, balançâ un moment la fortune du christianisme; nous la trouvons, au moyen âge, après l'an 1000, dans l'hérésie des Albigeois qui, étouffée par l'inquisition, a laissé des traces, sur lesquelles je ne puis m'expliquer ici, dans l'évolution du christianisme. Quant à l'art persan, tant ancien que médiéval, la grande exposition ouverte en ce moment à Londres montre assez les influences qu'il a exercées comme celles qu'il a subies. Bref, la Perse et ses prêtres ou Mages sont des facteurs essentiels, à tous égards, de ce phénomène, le plus intéressant de tous, qui est l'histoire de la civilisation, celle des rapports religieux, économiques, artistiques de l'Europe avec l'Asie, et c'est à cette histoire, du moins dans le domaine religieux, que les études de Darmesteter sur la Perse ont puissamment contribué. On lui doit, pour cela, une éternelle reconnaissance; mais ce n'est qu'une partie de sa grande œuvre.

\* \* \*

Répétiteur en 1877 à l'Ecole des Hautes Etudes, directeur en 1892, Dar-

mesteter fut nommé entre temps, en 1885, professeur de langue et de littérature perse au Collège de France, situation qui lui assurait du moins les ressources indispensables et le mettait à l'abri des soucis d'argent. Dès l'année suivante, à la faveur d'un congé, il partit pour l'Inde et y resta onze mois. Tout jeune encore, mais déjà célèbre, il fut reçu presque en triomphateur, surtout à Bombay où il put étudier les Parsis, seuls représentants actuels de l'antique religion persane dont ils ont conservé les rites, à l'abri de la tolérance anglaise, et les manuscrits qui les décrivent. On vit le fils du petit relieur juif de Château-Salins réunir autour de lui, à Bombay, un auditoire d'élite, hauts fonctionnaires anglo-indiens, archiprêtres du parsisme, pour comparer devant eux les cinq grandes religions d'origine asiatique, montrer la place que le Mazdéisme, ou religion des Mages, avait prise et devait garder dans le monde, insister sur le rôle et la valeur de l'idée dualiste — opposition du Bien et du Mal, d'Ormuz et d'Ahriman — comme facteur éminent du progrès moral. Le petit livre anglais qu'il publia à Bombay en 1887 (*Par-*

*sism, its place in history*) obtint un tel succès qu'il est introuvable aujourd'hui.

Chassé par la chaleur, Darmesteter se rendit dans le nord-ouest de l'Inde, à Peshaver, où il étudia la langue afghane et nota une quantité de chants populaires afghans qu'il publia à son retour. L'afghan est un dialecte du zend, un témoin moderne de cette langue morte; les tribus sauvages de la passe de Khaïbar, les Musulmans fanatiques des monts Sulaïman, ont conservé sur leurs lèvres, mieux que les Parsis de Bombay, la parole des Mages antiques. Voilà encore une des découvertes capitales de notre ami.

Darmesteter admirait sincèrement les Anglais, sans se faire illusion sur leurs défauts; déjà passionné pour la littérature anglaise — on a de lui, entre autres, un brillant volume sur Shakespeare — il revint de l'Inde avec une idée très haute du sens pratique et de l'instinct impérial de la nation britannique. A Peshaver, il avait lu un recueil de poésies tout récemment publié, le *Jardin Italien* de Miss Mary Robinson. A son retour, il célébra la poétesse inconnue dans un de ses plus beaux articles, voulut la con-

nâitre et finalement l'épousa. Quelques années de bonheur partagé et un voyage longtemps désiré en Italie apportèrent un peu de joie à cette belle âme un peu triste, que venait de frapper un deuil cruel entre tous, la mort subite de son frère Arsène (novembre 1888).

\*  
\* \*

James n'avait pas concentré toute son attention sur la région indo-iranienne du monde oriental. En 1882, il succéda à Renan — le premier qui ait parlé du *génie* de Darmesteter, lui qui n'a jamais abusé de ce mot — comme secrétaire de la Société Asiatique. En cette qualité, il composa sept rapports sur les progrès de l'orientalisme, ce qui lui donna l'occasion de toucher, presque toujours de main de maître, aux questions les plus diverses. Après lui, quelques rapports furent présentés à la Société par un éminent sinologue, feu Chavannes; puis, on y renonça. « Ma barque est si petite et la mer est si grande! » disait le poète. L'orientalisme est devenu un océan; il n'est plus possible à un homme seul d'en explorer, ne fût-ce que superficiel-

lement, l'immense étendue. A cet égard, Darmesteter, à la fois helléniste, hébraïsant, maître du sanscrit et du persan, appartient à un chapitre presque clos de la science : il aura désormais des admirateurs, non des émules; ceux qui marcheront sur ses traces choisiront chacun sa voie.

Laissant de côté ses écrits politiques ou patriotiques — ces derniers à l'usage de la jeunesse — j'aborde la partie la plus accessible et peut-être la plus originale de l'œuvre de James : celle où s'est manifesté, sous une forme très imprévue, le vieil esprit juif et prophétique dont il avait hérité.

En 1880, James-Edouard de Rothschild, fils de Nathaniel, qui était un savant romaniste, lié avec de grands érudits comme Gaston Paris, Paul Meyer, Emile Picot, fonda, avec Zadoc-Kahn et quelques jeunes gens, dont j'étais, la Société, la Revue et l'Annuaire des Etudes Juives. Ce dernier disparut trois ans après, mais la Société et la Revue sont encore vivaces; elles viennent de célébrer discrètement leur cinquantenaire et M. Israël Lévi, après son éminent beau-père Zadoc-Kahn, en est resté l'âme et le ressort.

James et Arsène assistaient à notre première réunion. Pour ouvrir l'Annuaire réservé à des travaux de haute vulgarisation, il fallait un article éclatant. On le demanda à James, qui offrit son *Coup d'œil sur l'histoire du peuple juif*. Mais ce *Coup d'œil* était si hardi, d'une théologie si large, que des personnes prudentes s'en effrayèrent; il fut publié en brochure et deux fois réimprimé depuis. James donna au nouvel *Annuaire* une notice excellente, mais destinée à faire moins de bruit, sur celui qu'il appelait le « Renan juif », Joseph Salvador (1796-1873). C'était un juif de Montpellier, d'origine espagnole, d'abord médecin, puis écrivain indépendant; sa mère était catholique, mais il était très attaché au judaïsme, qu'il rêvait de vivifier en l'émancipant. La belle notice de Darmesteter se termine par ces lignes :

« Le rôle de la Bible n'est pas épuisé. C'est aujourd'hui, en France du moins, un livre inconnu; quand il cessera de l'être, quand on aura une chrestomathie de la Bible, faite dans l'esprit moderne et en vrai français, on sera tout étonné de voir qu'après tout il n'existe pas de livre meilleur pour instruire l'homme,

pour lui apprendre ses droits et ses devoirs, pour faire de lui un être de vérité, de justice et de fraternité; et qu'il n'y en a pas de meilleur non plus pour enseigner aux peuples qu'ils ont un idéal à atteindre et une œuvre universelle à réaliser. »

Le *Coup d'œil*, inspiré de Salvador, comme James l'a toujours loyalement reconnu, ne disait pas autre chose, mais le disait mieux encore et le démontrait. L'idée fondamentale de cet admirable petit livre peut se résumer en quelques lignes. Si l'on cherche le fond de la pensée juive non dans la Loi, dont la rédaction est plus tardive, mais dans les prophètes d'Amos à Ezéchiel (800-536), qui ne citent jamais la Loi, il s'en dégage une grande affirmation, celle de l'unité divine, et une grande espérance, celle d'un avenir où règneront enfin la paix, la justice et la bonté. Le monothéisme — Dieu est un — et le messianisme — le monde sera sauvé — sont là tout entiers. Or, dégagée de toute théologie périmée, l'idée de l'unité divine revient à celle de l'unité d'énergie, à laquelle aboutit la science moderne; l'idée messianique n'est autre chose que celle du progrès

moral et matériel, espérance, idéal et consolation des sociétés laïques depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle, en contradiction complète avec le pessimisme foncier des Grecs et des Romains, qui plaçaient l'âge d'or au début des sociétés humaines, comme aussi avec celui du christianisme qui, dans les Evangiles, attend du jour au lendemain la ruine du monde, et, dans Saint Paul, fait une si grande part à la chute, au péché originel, légende puérile dont les prophètes ne parlent jamais. Combien pourtant eût-il été tentant pour ces tribuns religieux, qui flagellaient les mœurs de leur temps, de dire aux Juifs : « On voit bien que vous êtes les fils incorrigibles du pécheur Adam ! » Or, ils n'ont jamais dit ni insinué rien de tel. La légende existait, mais sur un plan inférieur. La Genèse telle que nous la lisons n'existait pas et les prophètes avaient même une doctrine différente sur la Création, lutte où Jahveh est victorieux de la mer comme dans les vers de Racine :

*Celui qui met un frein à la fureur des flots  
Sait aussi des méchants arrêter les complots.*

Ainsi les prophètes, par delà des siècles de christianisme, tendent la main aux

Encyclopédistes, dont le plus illustre se moqua d'eux, et à la Révolution française, qui brisa leurs statues aux porches de nos cathédrales. L'esprit moderne, dans sa croyance la plus ferme comme dans son aspiration la plus haute, n'est autre que l'esprit des prophètes juifs. Mais il faut citer textuellement Darmesteter :

« C'est pour cela que le judaïsme, seul de toutes les religions, n'a jamais été et ne peut jamais entrer en lutte ni avec la science ni avec le progrès social et qu'il a vu et voit sans crainte toutes leurs conquêtes. Ce ne sont pas des forces hostiles qu'il accepte ou subit par tolérance ou politique, pour sauver par un compromis les débris de sa force. Ce sont de vieilles voix amies qu'il reconnaît avec joie, car il les a, bien des siècles déjà, entendues retentir dans les axiomes de sa raison libre et dans le cri de son cœur souffrant. »

Ces vérités simples, énoncées, comme vous le voyez, avec un éclat incomparable, produisirent alors, dans le cercle des lettrés, une impression profonde. Le

philosophe Scherer surtout, trop oublié aujourd'hui, célébra l'opuscule de Darmesteter avec un enthousiasme communicatif; il semblait qu'un nouveau prophète eût paru en Israël pour expliquer les anciens. D'autres comprirent mal ou feignirent de mal comprendre; ils insinuèrent, ou crurent naïvement, que Darmesteter réclamait pour le judaïsme, auquel il appartenait par sa naissance, le rôle d'une religion universelle. James n'avait rien fait pour autoriser ce malentendu qu'il repoussait de toutes ses forces. Voici quelques lignes qu'il m'écrivait à ce sujet de Constantinople, au mois d'août 1882 :

« Je suis Juif infiniment peu, je suis *bibliote*. Toute la question philosophique n'est qu'une question de formules et je crois que, grâce à l'instinct plus droit des quelques hommes qui ont fait la Bible, ils sont allés dans des directions plus conformes au but inconscient de l'humanité. Il y a plus de chance d'aboutir et de vivre dans la voie où ils sont allés, et dans leur Verbe il y a un pré-écho des formules de l'avenir. Il n'y a, en fait, qu'à le dégager de l'élément historique

et passager pour y trouver l'expression de l'esprit d'aujourd'hui et de demain. »

\* \*  
\* \*

Ce respect éclairé de Darmesteter pour la Bible juive et, en particulier, pour l'œuvre des prophètes, dont il défendit l'authenticité contre Ernest Havet, ne fit que s'affermir dans les dernières années de sa vie. Il en donna une preuve nouvelle et magnifique dans son livre *Les Prophètes d'Israël*, qu'il dédia, en 1892, à la mémoire de sa mère et qui est un chef-d'œuvre.

Embrassant d'un regard, dans ses crises politiques et religieuses, l'histoire d'Israël et de Juda à l'époque des quatre grands et des douze petits prophètes (800-536 environ), dont la Bible nous a conservé les paroles les plus dignes de mémoire grâce aux disciples qui les recueillaient, Darmesteter attribue à ces voyants une doctrine progressive, enflammée de la conception de l'unité divine — *conscience humaine projetée au ciel*, suivant son expression grandiose — hostile au formalisme et au ritualisme, prêchant la bonne volonté,

la pureté, les bonnes œuvres, et finalement, avec le développement de l'idée messianique, laissant entrevoir une ère de paix, de justice, de charité dont la vision doit soutenir Israël dans ses épreuves. Il faut autoriser ce résumé un peu bref par quelques citations :

« L'esprit des prophètes, dit Darmesteter, est dans l'âme moderne. Il importe peu qu'ils aient parlé au nom d'un dieu et que l'âge moderne parle au nom de la pensée humaine, car leur dieu n'était que leur propre conscience... Ils ont installé dans le ciel un dieu qui ne veut ni autels, ni holocaustes, ni cantiques, mais *que le droit jaillisse comme de l'eau et la justice comme une intarissable rivière*. A force de croire à la justice, ils l'ont mise en marche dans l'histoire. Ils ont jeté sur l'avenir, par-dessus les orages du présent, l'arc de paix d'une immense espérance : une vision radieuse d'une humanité meilleure, qui ne connaîtra plus ni guerres, ni juges iniques. Rêves de voyants, aujourd'hui rêves de savants ! Leurs paroles ont concentré en elles toutes les tyrannies de la conscience et de l'idéal.

« A une époque de cruauté et d'ini-

quités, le génie du prophétisme fut de s'étonner de la férocité humaine comme d'une chose contre nature et raison. Devant les iniquités du monde, le cœur des prophètes crut saigner de la blessure d'un dieu et leur cri d'indignation rendit l'écho d'une colère divine. Il y a eu en Grèce et à Rome des riches et des pauvres comme sous le roi Jéroboam, et les classes s'y sont égorgées pendant des siècles sans que du tumulte de la lutte jaillît un cri de justice et de pitié. C'est pourquoi ces feuilles volantes, jetées au hasard de l'actualité il y a vingt-six siècles, chez deux tribus semi-barbares, sont devenues une œuvre d'éternité ».

Déjà Amos, le plus ancien prophète dont nous ayons quelques pages, dit que le salut ne peut être dû ni aux prêtres, ni au culte :

« Vos fêtes, Jéhovah les hait et les méprise. Que lui font vos holocaustes et vos veaux gras? Loin de moi le bruit de vos cantiques; que je n'entende plus le son de vos lyres! » Cela devient presque un lieu commun dans la littérature prophétique et Racine a eu toute raison de mettre ces idées dans la bouche du

prêtre-prophète Joad. Car il y eut, en Israël, des prêtres-prophètes, Jérémie et Ezéchiel, et l'hostilité au ritualisme s'apaisa quand les prêtres se mirent eux-mêmes à l'école des prophètes.

*Du zèle de la loi que sert de vous parer?  
Par de stériles vœux pensez-vous m'honorer?  
Quel fruit me revient-il de tous vos sacrifices?  
Ai-je besoin du sang des boucs et des génisses?  
Le sang de vos rois crie et n'est pas écouté.  
Rompez, rompez tout pacte avec l'impiété,  
Du milieu de mon peuple exterminatez les crimes,  
Et vous viendrez alors m'immoler vos victimes!*

Alors qu'Amos et Osée ne rêvent de salut moral que pour le peuple élu, Isaïe voit Israël sauvé et sauvant le monde. « C'est de Sion, dit-il, que viendra l'enseignement ». Et Darmesteter remarque : « Le mot décisif est lancé; une religion universelle est créée ». Le prophète ne parle plus seulement pour Israël, mais pour tous.

C'est surtout dans celui qu'on appelle le *second Isaïe*, contemporain de Cyrus, que ces espérances s'affirment et se précisent. Dieu a conduit Cyrus par la main, brisant la verge de fer du Babylonien impie. C'est Jéhovah qui a vaincu. Le

peuple douloureux était moribond; son dieu lui rend la vie. La maison de Jéhovah sera une maison de prière pour tous les peuples. Et le prophète voit naître une ère nouvelle où on ne péchera plus. La fortune d'Israël n'est plus seule en jeu, mais aussi celle des autres hommes. La divinité se dénationalise; Dieu devient le chef et le père de tous les hommes. C'est ce merveilleux élargissement du judaïsme qu'Alfred Loisy a appelé en 1930 la « Consolation d'Israël », dans un précieux petit livre qu'il a consacré au second Isaïe, autrefois confondu à tort avec le premier et que l'Eglise romaine interdit encore d'en distinguer.

L'éclosion de la science au XVI<sup>e</sup> siècle, la philosophie destructrice du XVIII<sup>e</sup>, ont ramené la question par excellence, dit Darmesteter, aux termes où les vieux prophètes l'avaient posée : réaliser la justice sur terre, sans l'appui de ces sanctions d'outre-tombe dont aucun prophète n'a jamais parlé. C'est pour cela qu'après tant de siècles, une fois la croyance à la résurrection et aux rémunérations futures ébranlée partout, sinon abolie, les vieilles pages des prophètes

ont encore tant à dire aux âmes désabusées d'espérances vaines, mais d'autant plus portées à en accepter de rationnelles. La conscience humaine ne s'appelle plus d'un nom divin, mais elle parle et souvent elle crie. « La religion du xx<sup>e</sup> siècle, conclut Darmesteter, naîtra de la fusion du prophétisme et de la science ». Fusion inconsciente, mais qui est déjà faite à moitié.

« Je ne suis ni prophète, ni fils de prophète, disait Amos, mais berger ». Darmesteter se serait défendu de sentir en lui l'esprit prophétique; il aurait répondu : « Je ne suis qu'historien et philologue ». Mais en pesant les versets décisifs des *nebiim*, en sacrifiant de leur œuvre ce qui répond seulement aux circonstances, puis en observant, à la fin du siècle dernier, les aspirations de la jeunesse vers une règle de vie morale, sa quête désespérée d'un appui dans le désarroi des consciences, lui, qui ne pouvait prévoir la grande guerre ni même l'explosion alors prochaine d'antisémitisme — il écrivait en 1891 — se persuadait, d'une part, que les progrès de la science ne suffisent pas à améliorer les hommes, d'autre part, que l'essence du

prophétisme juif satisfait le mieux au besoin d'une religion laïque fondée sur le prestige d'un lointain passé. Il ne me semble pas que sa vision d'alors convienne moins aux hommes d'aujourd'hui et j'espère que la prochaine réédition de son admirable livre — mais pourquoi ne pas réimprimer toutes ses œuvres? — insufflera à des âmes plus jeunes, tant chrétiennes que juives d'éducation, la même conviction, le même espoir.

\* \*  
\* \*

Quelques semaines avant la mort subite et douce qui le frappa à Maisons-Laffite, au cours d'une villégiature, le 19 octobre 1894, James s'était mis à relire la vieille Bible hébraïque de sa mère que sa femme a pieusement ensevelie avec lui; il méditait d'en tirer, à l'usage des générations contemporaines, les passages qui n'ont pas vieilli, ce fonds éternel par lequel le judaïsme se glorifie au sein même des sociétés qui le persécutent. Mais quelque culte qu'il ait voué au Livre sacré de sa mère, il y eut toujours en lui une foi dominante, ou plutôt une seule foi : il croyait à l'alliance

féconde de la science et de la conscience, l'une mère de vérité, l'autre de justice. Et c'est pourquoi nous devons un hommage de cœur à ce grand esprit trop tôt disparu, le plus grand peut-être qu'ait produit le judaïsme de notre pays au XIX<sup>e</sup> siècle, en qui Gaston Paris saluait autrefois, dans un magnifique langage, la palme mystérieuse d'Israël entée sur le vieux chêne français.

